

Se rappelant qu'il s'était formellement promis de ne point faire intervenir de nouveau la marraine de Clotilde dans ses projets amoureux, il s'efforça de l'aborder de l'air le plus calme et le plus indifférent du monde. Il venait là, non point pour questionner, mais pour écouter, certain d'avance que s'il s'était passé quelque chose de grave, il ne pouvait manquer de l'apprendre. La conversation suspendue un instant par l'entrée du marquis se renoua bientôt, indifférente et décousue, comme la plupart de celles qu'on recommence inopinément.

—Étiez-vous hier à l'Opéra ?

—Non, baronne, répondit M. de Vardes, à qui la maîtresse de la maison venait d'adresser cette question.

—Et vous ?

—Non plus. Je suis resté ici fort tard. Brandus m'avait envoyé des partitions nouvelles et j'ai passé une grande partie de la soirée à les déchiffrer.

—Que n'étais-je là ! fit M. de Vardes d'un air aimable.

Mme de Lunéville ne daigna pas relever le gant parfumé que lui lançait le petit fat complimenteur, et se contenta de riposter à sa galante attaque par un sourire bienveillant.

—Oh ! moi, fit à son tour une comtesse longue et sèche, à la mine de parchemin, je n'aime pas le piano. J'en jouais jadis, pourtant, étant petite fille.

—Elle se trompe, ce devait être du clavecin, murmura un jeune homme à l'oreille du marquis.

La dame continua :

—Mais j'ai dû renoncer ; cela m'empêchait de porter les ongles longs, ce qui me gâtait les mains.

—Un vrai vandalisme, madame, fit M. de Vardes.

—Oh ! cher monsieur, vous m'accablez, répliqua la dame jaune : c'était une grêle de roses.

Et elle accompagna cette phrase prétentieuse d'un regard expressif, qui fit rougir jusqu'aux oreilles l'adolescent musqué.

—Oui, oui... en effet... Le piano, les ongles... Je comprends cela, dit un général, plus fort en stratégie qu'en l'art de dire des riens.

Pendant ce verbiage oiseux, Sanchez souffrait beaucoup.

Il cherchait à déguiser son trouble en froissant dans sa main un de ses gants, qu'il venait distraitemment d'ôter. La baronne l'examinait attentivement du coin de l'œil. Cet examen n'échappa point au marquis. Il se dit que ce regard annonçait évidemment un événement ; mais lequel ?

—L'Opéra n'est point mon théâtre, reprit la comtesse maigre au bout d'un moment. Le français devient une langue, affreuse une fois qu'elle est chantée, il n'y a qu'une langue vraiment musicale et mélodieuse, c'est l'Italien.

—L'Italien ! s'écria le général, ne m'en parlez pas : c'est du macaroni au sucre... J'ai beau écouter, je ne comprends pas un seul mot de ce que disent les artistes de Ventadour.

—Cela provient peut-être, général, de ce que vous n'êtes pas très versé dans la langue de Tasse et de Pétrarque, remarqua judicieusement M. de Vardes.

—Vous dites ? demanda le général.

—Que probablement vous ne savez pas beaucoup d'Italien, fit la baronne, afin d'épargner une réponse malheureuse au vieux brave.

—L'Italien ? mais je n'en connais pas un traitre mot, répondit-il.

Cet aveu fit sourire M. de Vardes d'un air capable.

—Je suis de l'avis de la comtesse, reprit madame de

Lunéville, je préfère les Italiens à l'Opéra. Et vous, monsieur le marquis, ajouta-t-elle en s'adressant à Sanchez.

—Moi, madame la baronne ? je vous avoue franchement que je n'ai pas de préférence.

Clotilde avait sa loge dans les deux théâtres, et d'Alviella aimait d'une façon égale tous les lieux où il pouvait la rencontrer. Que lui faisaient les artistes ! la vraie musique, pour lui, était l'hymne de son cœur, mille fois plus éloquente que la voix la plus mélodieuse et la plus savante qu'il pût entendre.

—Oh ! je m'en veux beaucoup de ne point avoir loué de loge cette année, reprit la comtesse. Je suis restée fort tard à la campagne, et à mon retour, tout était pris.

—Qu'à cela ne tienne, comtesse ; depuis hier il y a une loge vacante, sinon pour toute la saison, du moins pour six semaines à deux mois. Le titulaire est parti pour un long voyage.

—Mais, consentirait-il pendant son absence...

—A sous-louer ?... Parfaitement. Et si vous le désirez, je me fais fort d'obtenir qu'il vous cède ses droits ; il n'a rien à me refuser ; c'est mon ami et mon banquier, M. Schunberg.

La foudre, en tombant sur la tête de Sanchez, ne lui eût pas imprimé une plus vive secousse que celle qu'il ressentit en entendant cette nouvelle. Il pâlit horriblement, et après avoir adressé à la baronne un regard plein d'éloquence, ne pouvant se contenir plus longtemps :

—Pardon, général, fit-il ; mais je crois que vous faites erreur, car j'ai vu M. Schunberg dans sa loge, il y a trois jours ; j'y suis allé lui serrer la main et présenter mes hommages à sa fille, et ni elle ni lui ne m'ont rien dit de ce départ.

—Pas plus qu'à moi, monsieur, qui fus cependant, comme vous, un instant leur hôte ce soir-là. Néanmoins, hier, M. Schunberg a quitté Paris avec sa fille, je vous l'affirme, car je tiens cette nouvelle de Durouget lui-même, qui me l'a apprise ce matin.

—Oh ! général ! je ne doute plus.

Et Sanchez se tut, pâle et consterné.

—C'est bien étonnant, une jeune fille aussi miraculeusement belle, aussi fêtée que mademoiselle Schunberg, fuir nos fêtes en cette saison, c'est bien étonnant ! murmura M. de Vardes.

—Quoi ? demanda le marquis avec une certaine impatience.

—Ce départ, monsieur. Nous ne sommes pas à l'époque où l'on s'éloigne, mais à celle où l'on reste. Perdre deux mois d'hiver, de bals, de spectacles, de plaisirs de toute espèce... C'est bien étonnant !

Sauf Sanchez et la baronne, les autres personnes présentes firent chorus avec M. de Vardes, en déclarant que ce voyage était véritablement incompréhensible.

Madame de Lunéville essaya de l'expliquer.

—Je ne conçois rien à votre stupeur, dit-elle ; sans doute, M. Schunberg a été forcé de quitter Paris inopinément par de graves intérêts que seul il pouvait régler, et l'affection de ma filleule pour son père m'est assez connue pour que je trouve fort simple qu'elle l'ait accompagné. Ces paroles satisfirent les assistants. Mais d'Alviella les trouva fort insuffisantes. Son anxiété augmentait. S'approchant du général, il le prit à l'écart et lui dit :

—J'ai quelques fonds chez M. Schunberg. Je comptais aller le consulter demain au sujet d'un placement qui m'est offert ; son absence me forcera à lui écrire. Voulez-